

Histoire Orale de la Production des Connaissances dans les pays du Maghreb

2025-2026

Interview réalisée par Habib Ayeb

Mohamed Mebtoul

Professeur de sociologie à l'université d'Oran 2, fondateur de l'anthropologie de la santé en Algérie, il est à l'origine du Groupe de recherche en anthropologie de la santé (GRAS), devenu Unité de recherche en sciences sociales et santé.

Habib

Premier novembre 2025, nous sommes à Tunis pour le projet de recherche Histoire orale de la production des connaissances dans les pays du Maghreb, et aujourd'hui j'ai le plaisir, l'immense plaisir, de rencontrer un des sociologues algériens à l'université d'Oran, Si Mohamed Mebtoul, et je vais lui demander tout de suite de se présenter. Bonjour Si Mohamed.

Mohamed

Bonjour, merci de l'invitation, je suis très touché.

Habib

Nous sommes à Tunis parce que vous êtes en voyage de travail en Tunisie.

Mohamed

C'est ça.

Habib

Comme quoi vous n'avez pas encore arrêté de travailler ! Est-ce qu'il y a un moment où vous allez dire, allez, j'en ai marre, j'arrête ?

Mohamed

Non, sincèrement non. Le travail me poursuit et me poursuivra jusqu'à l'infini, jusqu'à ma mort.

Habib

Un sociologue ne s'arrête jamais ?

Mohamed

Je ne sais pas, il y a des sociologues, au pluriel. Moi j'ai mon histoire singulière, mon histoire qui me rattrape à chaque fois.

Habib

Donc c'est Si Mohamed Mebtoul qui ne s'arrête pas. Et j'aimerais vous poser cette question : qui êtes-vous Si Mohamed Mebtoul ?

Mohamed

Alors, je vais périodiser pour que ce soit clair, je vais parler de mon histoire un peu. 1951-1968, c'est toute la période où j'ai vécu en France. Mon père travaillait dans les mines précédemment, dans les années 45, donc il nous y a conduits, ma mère et mon frère, on était deux, j'avais deux ans, lui un peu moins que moi, un an. On a quitté l'Algérie pour le rejoindre dans la ville de Sallaumines, dans le Pas-de-Calais à quelques kilomètres de Lens, où mon père était mineur de charbon. Donc à partir de deux ans, j'ai connu les sites ouvriers, les coron ouvriers. D'abord on vivait dans des baraques avec un jardin, et la mine n'était pas loin, ce qui permettait quand il y avait une grève d'encercler le coron, c'était clair. Mon père allait à pied travailler à la mine.

Je vais parler de mon étrangeté en France, une étrangeté, difficile, complexe. J'étais l'autre, j'étais l'algérien, le bico, le bougnoule. On était dans le coron avec des Italiens, des Polonais, surtout des Italiens et des Polonais, mais eux étaient déjà français de longue date. Ils nous avaient précédés bien avant que mon père vienne. Donc j'ai vécu cette étrangeté dans une forme de dualité entre le monde du dehors, c'est-à-dire la ville de Sallaumines, les contraintes de la société et en même temps je vivais aussi la contradiction avec une famille patriarcale, rurale, qui venait de s'installer en France et c'était cette dualité qu'il fallait gérer quand j'étais jeune. Il fallait gérer cette dualité qui n'était pas facile, ça créait au fond des distorsions culturelles, des distorsions sociales aussi. Que dois-je faire ? M'adapter, fuir ? Je ne pouvais pas rester dans la maison familiale et m'enfermer. C'était cette dualité, cette fermeture que j'appelle l'étrangeté au fond. L'étrangeté, c'est être dans une position sociale de subordonné, mais en même temps j'ai beaucoup appris, j'écoutais. Je ne parlais pas beaucoup, j'étais le sage de la famille, on m'appelait le sage, à contrario de mon frère qui était révolté. Mais un sage révolté à l'intérieur.

Il faut recadrer ça dans la période de la guerre de libération nationale. C'était des moments intenses. Les réunions des membres de la Fédération de France se tenaient à la maison, il y avait des discussions bien sûr interminables sur l'Algérie. C'était beau, c'était l'Algérie. Déjà, on me parlait de l'Algérie, je ne connaissais pas. Je l'avais quitté à deux ans donc l'Algérie était dans mes rêves, dans mon imaginaire. Et c'était aussi une vie d'ouvrier. J'ai connu la grève des mineurs de 1963, c'était le parti communiste qui était à l'époque dominant. J'ai vu la solidarité ouvrière, on nous apportait le charbon, les pommes de terre, gratuitement. C'était les femmes qui allaient à la mine pour se révolter. C'était la grève des mineurs, très belle grève, que je n'oublierai jamais jusqu'à ma mort. C'était un moment de solidarité entre les Polonais, les Italiens, les Algériens, etc. Il n'y avait pas encore à l'époque de Marocains. Les Marocains sont venus après, dans les années 78. Moi j'étais là jusqu'en 68, donc je ne les ai pas connus. C'était des moments

douloureux, intenses, et aussi dans l'ordinaire, un quotidien qui m'interrogeait sur mon statut ici. Je suis qui au fond, Algérien, Français, Français, Algérien?

Vous savez, au départ, c'est un fait ordinaire qui peut paraître banal mais qui est très intéressant pour un sociologue du quotidien, on se baignait à la maison avant l'adolescence. La cuisine marchait au charbon donc ma mère mettait une baignoire et on se baignait à la maison. Arrivés à l'adolescence, mon père a dit qu'il n'était plus question de se baigner. Alors ça, c'est bien ce qu'il a fait, j'ai connu la mine, j'allais me doucher à la mine avec les mineurs, nous étions nus collectivement, je me douchais avec eux, j'ai connu la mine en tant que jeune adolescent, c'était fabuleux, c'était des moments intenses, des moments aussi de rencontre, et j'ai vu les conditions de travail pénibles. Le corps des mineurs avait la trace du charbon, c'était terrible. Je comprenais mieux mon père, je comprenais mieux son comportement. Quand j'analysais ses conditions de travail, je me disais qu'il s'énervait parce qu'il risquait sa vie tous les jours. Alors bien sûr, le patriarcat était là, il ne faut pas l'oublier. Mon père mangeait seul. Le morceau de viande lui appartenait. Nous c'était la pomme de terre, lui c'était la viande. Il y avait toute une histoire de la nourriture, une histoire sexuée qui était là.

Après j'ai travaillé sur les pratiques alimentaires à Oran et j'ai retrouvé la viande comme élément de virilité. Donc comment le genre est universel quelque part.

Habib

On va revenir à tout ça parce que c'est passionnant. Mais j'ai envie de vous demander à quel moment de votre enfance, probablement très jeune, vous avez réalisé que vous étiez algérien ? Que vous étiez différent ? À quel âge ?

Mohamed

C'est à l'âge de 9 ou 10 ans je pense.

Habib

C'est par votre maman que vous avez réalisé ça, ou par votre père ?

Mohamed

Non, non, la maman était soumise, silencieuse, elle était subordonnée, elle ne se révoltait pas, c'est le père.

Habib

Mais elle vous parlait !

Mohamed

Très peu, c'est le père qui était omnipotent. Mon père était très, très, très nationaliste.

Habib

A la maison, vous parliez de l'Algérie ?

Mohamed

Oui, beaucoup, énormément, avec mes oncles. Parce qu'il faut comprendre un peu l'histoire de l'immigration.

Le patron des mines qu'on appelle le porion, c'est le contre-maître, venait chez moi et disait à mon père "appelle ton cousin, appelle ton frère, dis-leur de venir d'Algérie, ils vont travailler immédiatement". Et ça, c'était fabuleux. Comment la France des années 60 avait besoin d'une immigration, avait besoin de cette force de travail. Et mon père téléphonait à son frère, à son cousin, à son beau-frère, et ils venaient. Il y avait une reconstitution de la région, nous étions de Nedroma, Jbela Nedroma, pas Nedroma centre mais dans un village pas loin, on reconstituait la famille en France. C'était fabuleux. Je me souviens que j'avais un oncle qui venait tous les matins prendre le café avec mon père, et j'étais là, j'écoutais. Et c'était les discussions sur l'Algérie, sur le cousin qui s'était marié, il fallait acheter une maison ... Sayed le dit mieux que moi, mais c'est tout ce rêve de rentrer qui était présent. La maison c'était un rêve de retour, c'était pour rentrer. Et mon père n'a pas hésité à acheter une maison à Oran, ce qui va être pour moi un élément fondamental de mon retour.

Habib

Maintenant vous vivez dans cette maison ? Vous l'avez toujours ?

Mohamed

Non, il l'a vendue pour acheter au bled, à côté de sa famille, de la mosquée. L'Algérie, c'était la révolution, il faut recadrer ça. Et c'était une région très tendue parce que les harkis étaient importants dans cette région, très importants. J'ai vu une scène que je n'oublierai jamais de ma vie. J'ai un oncle qui avait laissé ses enfants, mon oncle maternel, qui était venu. Il a travaillé à la mine quelques années et il habitait dans un camp de célibataires, parce qu'il y avait des camps de célibataires à l'époque. Je suis allé chez lui une fois et il y avait un harki qu'il avait étranglé dans la pièce où il était. Il y avait une tension très forte avec les harkis. Il ne faut pas oublier que Messali el Hadj a vécu à Paris, en France. Son groupe était très puissant en France. Et le mérite de Messali el Hadj, il ne faut jamais l'oublier, c'est qu'il a demandé l'indépendance en premier en 1926 avec l'Étoile Nord-Africaine. C'était un personnage charismatique, très charismatique. Son groupe était aussi puissant dans cette région-là, pour contextualiser un peu, c'est important. Donc il y avait cette tension entre le FLN fédération de France, cette double tension avec la police française et avec les Harkis.

Habib

Votre père était impliqué ?

Mohamed

Il était nationaliste, mon père était militant.

Habib

Il était militant ? Il était actif ?

Mohamed

Ah oui, il était militant dans l'âme. Les gens ne sont pas venus comme ça pour le plaisir en France. Les gens sont venus par nécessité économique. C'était la misère matérielle.

Mon père était *khamas*, on n'avait pas de terre, on n'était pas riches, on vivait dans une région très pauvre.

Habib

Rappelez-moi la région.

Mohamed

Jbela. Pas loin de Nedroma, on n'était pas de Nedroma centre. Nedroma, c'est une autre histoire, une histoire d'intellectuels qui sont devenus ministres, ambassadeurs, etc. C'était une ville plus aisée intellectuellement. Nous, on était à la marge de Nedroma, marge sociale, c'est différent. Donc ils sont venus, non pas pour la France, pour le plaisir de la France, mais par encouragement du colonialisme qui avait besoin de cette main-d'œuvre. Il fallait importer de la main d'œuvre pour reconstruire la France. Mon père est parti par nécessité économique, l'idée au départ de l'émigration c'était de faire de l'argent et de rentrer en Algérie, économiser, acheter une maison et repartir mais ils ne sont jamais repartis.

Habib

Mais est-ce que votre père, et donc la famille, est devenu riche ? Est-ce qu'on devenait riche quand on était mineur ?

Mohamed

Non, quand on est mineur de charbon, on n'est pas riche. Non, pas du tout. Je vais raconter une histoire, ça aussi c'est passionnant. C'est le *process* de travail fordiste. Et les mines, c'est le *process* fordiste, c'est comment articuler la vie au travail et la vie hors travail, près de la mine, avec un jardin dans lequel ils pouvaient produire des légumes. Le boulanger venait à la maison. Il klaxonnait, il disait il ne faut pas vous déplacer. Ford a été intelligent. Les gens ne pensaient pas à leur vie hors travail. Il n'y avait pas de problème de transport, la mine était proche. Le pain venait. Ma mère sortait, elle ne parlait pas le français, elle lui disait deux pains, deux, comme ça. Le boulanger les lui donnait et il l'écrivait dans un carnet. Et mon père payait à la quinzaine, ce qu'on appelait la quinzaine. Tous les quinze jours, il avait son salaire et il payait à la quinzaine. Non, le mineur n'est pas riche.

Habib

Qui s'occupait du petit jardin ?

Mohamed

C'est mon père. C'est un travail viril, le jardin. C'est un travail d'homme. Et ça permettait de ne pas penser au travail. Ça permettait d'oublier un peu le travail des mines. Mon père ne buvait pas, mais mes voisins, la boisson, ça allait fort dans cette région.

Habib

Y compris les gens de la famille ?

Mohamed

Non, j'en ai connu un ou deux, mais généralement c'était les Polonais, les Français d'origine polonaise, les Italiens; Plus tard j'ai vu les statistiques, dans le Pas-de-Calais le taux de mortalité était très élevé et l'espérance de vie la plus basse en France. Il y avait le travail difficile, la boisson, les conditions de travail. Mais c'était une région prospère, il y avait encore les marchés tous les samedis.

Habib

L'école était à côté ?

Mohamed

Oui, elle n'était pas loin. Mais le lycée était à Lens.

Habib

Vous avez été scolarisé assez rapidement.

Mohamed

Oui, à six ans, comme les autres. J'ai suivi une scolarité normale.

Habib

Donc vous connaissiez bien la France par l'école, la France de l'école.

Mohamed

Oui, la France de l'école. J'avais des instituteurs très rigoureux, très sérieux. Il ne fallait pas faire cinq fautes dans la dictée ! Cinq fautes, c'était zéro et quelques coups de règle ! Des instituteurs avec la blouse grise. Vous vous souvenez de cette blouse grise qui était là ? Ils habitaient juste à côté de l'école. L'école n'était pas loin de chez nous.

Habib

Et les gamins étaient en uniforme, avaient des blouses ou quelque chose comme ça ?

Mohamed

Je ne peux pas vous dire, je n'ai pas le souvenir de blouse. Mais l'école était formatrice, l'école m'a appris la rigueur. Je n'ai pas le souvenir d'avoir eu un instituteur raciste, non. Ils étaient dans leur fonction, dans leur métier. Je garde un très bon souvenir de mes instituteurs, je n'oublierai jamais.

Habib

Surtout des hommes, j'imagine, à l'époque.

Mohamed

Oui, c'était des hommes. Et c'était le certificat d'études. J'étais en sixième, déjà au lycée, mais en même temps on passait le certificat d'études primaires, le CEP. Et au CEP c'est là où j'ai commencé à fumer ma première cigarette, des Gauloises.

Habib

À quel âge ?

Mohamed
J'avais 14 ans.

Habib
L'adolescence.

Mohamed
Je fumais, mon père s'est énervé. Mon père était très sévère, trop sévère. Mais c'est les aléas de cette étrangeté dans laquelle il était. Il restait au fond algérien avec son histoire. Il parlait français, il baragouinait le français. Il comprenait le français. Mais il restait profondément algérien.

Habib
Il vous parlait ?

Mohamed
Je ne sais pas ce que veut dire parler. Il donnait des ordres. On avait peur de lui.

Habib
Donc les bêtises, vous les racontiez à la maman, pas au père ?

Mohamed
Non, je ne racontais rien à la maman. Elle était en retrait. Elle était silencieuse. Alors c'est intéressant, je le raconte dans un article que j'avais écrit dans une revue, elle s'est un moment énervée. Pourquoi elle s'est énervée ? Ça c'est important pour les femmes et ça, on le retrouve en Algérie aussi. Elle avait sa belle-sœur, la femme de son frère, qui était avec nous dans le Nord, et son frère lui achetait de l'or, des bijoux. Et une fois, elle a dit à mon père "Pourquoi ma belle-sœur a des bijoux ? Pourquoi tu ne m'achètes pas des bijoux" ?
Les bijoux, c'est un élément symbolique et matériel très important. Et c'était là un conflit autour de l'or, autour du besoin de se sécuriser.

Habib
Il lui a acheté de l'or ?

Mohamed
Je ne sais pas ce qui s'est passé. Ça a été des bagarres en tout cas, il y avait des tensions. Je ne sais pas mais c'était sa revendication à elle. Mais elle restait subordonnée, elle restait sous sa domination. Ma mère était dans la discrétion, dans la servitude.

Habib
Elle faisait de la cuisine algérienne ?

Mohamed

Oui, c'était la cuisine algérienne. Elle aimait bien les pommes de terre, le couscous.

Habib

Le lycée, comment ça s'est passé ?

Mohamed

Le lycée Condorcet à Lens, ça s'est très bien passé. J'étais moyen, je n'étais pas très fort. On était dans des conditions qui n'étaient pas celles des Français. C'est ça qu'il faut comprendre. Moi, l'été, je travaillais pour mes besoins, pour m'acheter mes vêtements. Je vendais de la glace, j'allais arracher les pommes de terre par sac, on nous payait par sac, les haricots à 5 heures du matin. Pendant les trois mois de vacances, je travaillais pour financer mes études, pour acheter les livres, acheter mes vêtements. Mon père était à ce niveau-là très dur. Ah oui, mais il faut le comprendre, il voulait acheter une maison, il fallait payer, il y avait la famille, il fallait envoyer de l'argent.

Habib

A quel âge vous avez commencé à travailler pendant l'été ?

Mohamed

J'avais 14, 15, 13 ans même. Je sortais, j'étais un peu plus libre. J'allais au lycée, donc je me sentais un peu plus libre, relativement plus libre qu'à la maison. La maison, c'était plus l'étouffement.

Habib

Vous faisiez la navette ?

Mohamed

Il y avait un bus de Sallaumines à Lens. Lens, c'était la belle équipe de football, la grande équipe. Je les suis toujours !

Habib

Le lycée était mixte ?

Mohamed

Oui, il était mixte à l'époque.

Habib

Donc vous avez aussi rencontré des filles à ce moment-là ?

Mohamed

Quand vous êtes timide, que vous ne vous exprimez pas chez vous, c'est difficile après de s'exprimer librement. Vous essayez. Mais j'étais bien sûr dans la bifurcation. On était toujours dans la bifurcation. C'était deux mondes différents. C'est ce dont je vous ai parlé au départ, de dualité. Cette dualité de ce double monde très hétérogène, très diversifié. Le monde du dehors, avec ses exigences, avec ses distractions, avec ses sorties dans les bals, et le monde du patriarcat où il y avait une pensée sur l'ailleurs, c'est l'Algérie l'ailleurs,

l'Algérie qui était loin, penser à la maison, penser à tel oncle qui n'a pas d'argent, il faut lui en envoyer, etc. Et c'est très intéressant. C'est pour ça que le quotidien est fabuleux, et travailler sur le quotidien des gens, c'est les gens qui m'intéressent. C'était de voir comment mon père a participé au mariage de ma tante, sa sœur. Elle est venue d'Algérie, on l'a mariée avec un kabyle. Il était célibataire, membre influent de la Fédération de France. Très intelligent d'ailleurs, très intelligent.

Habib

Et le lycée était mixte socialement parlant ? Ça veut dire qu'il y avait des Français ou il n'y avait que des immigrés ? Il y avait qui dans le lycée ?

Mohamed

Il y avait des Français, bien entendu. Des Français d'origine polonaise, par exemple, Italienne. Mais c'était des Français plus français que nous. C'était des Français, nous on était algériens, colonisés. Mais entre temps on avait effectivement de bons amis qui nous reconnaissaient comme des amis, pas comme des Algériens. On était des amis, on sortait ensemble. Donc c'était une vie où il y avait des tensions mais aussi il y avait de belles choses, la solidarité, la solidarité entre les cousins. Il y avait une vie sociale qui me semblait très intense. Les cousins, les cousines, les tantes. Il y avait une vie entre nous, on s'invitait mutuellement. Ce qu'on n'a pas retrouvé après, en Algérie, il y a eu des ruptures. C'est vrai, il y avait cette vie intense, sociale, qui me semblait extrêmement importante.

Habib

Est-ce que vous vous rappelez à quel moment vous avez pris un livre dans l'idée de le lire ?

Mohamed

Non, je ne lisais pas à la maison. C'était la télévision noir et blanc. Je me souviens, la télévision noir et blanc venait d'arriver, dans les années 1963-1964. Mon père avait juste une vieille télévision, mais la lecture était un contresens par rapport à mon capital familial. On ne lisait pas, on jouait au foot, on sortait, mais non, je ne lisais pas.

Habib

A quel âge vous avez commencé à lire ?

Mohamed

C'est en Algérie que j'ai lu. Là, vous passez à un autre stade de ma vie.

Habib

Vous passez votre bac dans le même lycée ?

Mohamed

Oui.

Habib

Quelle matière ?

Mohamed

J'ai fait philo, mais on ne lisait pas beaucoup. À la maison, je veux dire, on ne lisait pas. À l'école, on apprenait.

Habib

Parce qu'il y avait des choses obligatoires qu'il fallait lire.

Mohamed

Oui, obligatoires. Mais c'est surtout la lecture intense, la lecture, la belle lecture, le plaisir de lire, c'était une contrainte la lecture. Quand on était fils d'ouvrier, c'était une contrainte. Il faut bien comprendre ça. Quand vous êtes fils d'ouvrier, vous ne vous attendez pas à être quelqu'un. C'était la stratification sociale. Les meilleurs dans la région devenaient instituteurs. Mes amis, un peu plus âgés que moi, ont réussi à être instituteurs ou institutrices. C'était la promotion sociale inespérée. Etre instituteur, vous vous rendez compte ce que c'est dans la région ! C'était quelque chose de fabuleux. Après, ça a changé. Maintenant, on a des fils d'ouvriers qui arrivent.

Habib

Mais vous en avez rêvé d'être instituteur ? C'était un de vos rêves à ce moment-là ?

Mohamed

Je ne sais pas. Quand on est fils d'ouvrier, on rêve de travailler. Quand on est fils d'ouvrier, c'est rêver de travailler, d'avoir un boulot. Au départ, vous êtes dans la fermeture sociale. Je ne rêvais de rien à cette époque. Je rêvais de retrouver ma liberté par rapport à mes parents quelque part.

Habib

Oui, de sortir de la maison, de faire sa vie.

Mohamed

C'était ça, la fuite. J'avais fait une fuite à Lille, j'avais fui trois jours, deux jours je suis parti. C'était ça, l'idée c'était de retrouver quelque part.

Habib

J'aimerais savoir, passer un bac de philosophie, c'était un choix ou c'était comme ça ?

Mohamed

Non, c'est arbitraire. C'était ce qui était le plus dévalorisé à l'époque.

Habib

Et après vous passez à l'université ?

Mohamed

Non je ne suis pas parti à l'université, c'était en 68, je ne suis pas parti et c'est là que j'ai décidé de rentrer.

Habib

Vous décidez tout seul ?

Mohamed

Je voudrais vous expliquer. Il y a le mimétisme aussi qui a joué dans le départ, je pense, inconsciemment. Mon cousin paternel s'était évadé. Il avait pris la fuite, sans le dire à ses parents. Il était rentré à Oran. Ce n'est pas le seul élément. Je voulais rentrer aussi mais pas dans la fuite. J'ai dit à mes parents que je voulais rentrer. Ils ne m'ont pas dit non. Il y avait la maison, il y avait le besoin aussi de me libérer quelque part, d'être plus libre. Je ne savais pas ce que j'allais faire, je voulais travailler. Quand vous êtes dans la fermeture sociale, quand vous êtes d'origine ouvrière, vous pensez à travailler, à gagner votre pain. C'était ça, il n'y avait pas de rêve. Comme dirait Bourdieu, j'ai incorporé cette humilité qui est très importante, de rester tel que je suis, de ne pas oublier mon passé, ce passé dont je vous ai raconté brièvement des éléments. On parlait de l'Algérie. Vous savez ce que c'est l'Algérie ? La photo de Ben Bella.

Habin

Et l'Algérie venait d'avoir son indépendance.

Mohamed

J'allais le dire, j'ai vécu l'indépendance. Ma mère qui enlevait l'or, qui donnait. C'était une période, le fond spécial de Ben Bella. L'indépendance, c'était aussi une grande fierté. Puis la Fédération de France était puissante, très puissante. Donc c'était vraiment un moment merveilleux. C'était l'Algérie. Donc l'idée était déjà là en 1962 mais ça a mûri à partir de 1967-1968. Il y avait la maison, il y avait ma grand-mère.

Habib

Il y avait le cousin.

Mohamed

Mais le cousin, après, il est revenu à Lille. Il a fait l'université de Lille une année. Il a fait Alger. Je l'ai revu après, quand il s'est marié dans les années 70. Il était en balade un peu. Il était dans la mobilité.

Habib

Vous rentrez à Oran en 68 ?

Mohamed

Septembre 68.

Habib

Vous faites quoi en arrivant à Oran ?

Mohamed

J'avais très peu d'argent, donc il fallait que je cherche du boulot. Ce n'est pas les études qui m'intéressaient. Il fallait que je cherche du boulot. Et j'ai écrit des demandes, à cette époque, il y avait du boulot. Je suis venu en bateau, bien entendu. Mon père ne m'a pas payé un billet d'avion. C'était beau la nuit, je n'oublierai pas cette vue qui était très belle. Et je suis parti, j'ai pris un taxi. J'avais l'adresse de mes parents et je suis rentré la nuit, le soir.

Donc, 68, je rentre à Oran, je fais des demandes et je reçois une proposition pour être éducateur spécialisé à Alger, un stage d'une année. C'était une opportunité pour moi. Je suis parti à Alger en 69, en septembre, octobre, et c'est là que j'ai rencontré finalement Dahou Djerbal, Ali El Kenz, qui faisaient des cours pour nous, apprenants, éducateurs spécialisés de la jeunesse, etc. C'est là que je suis émerveillé. Le marxisme était à l'époque dominant.

Habib

Vous découvrez à ce moment-là le marxisme ?

Mohamed

C'était un déclic merveilleux. J'ai redécouvert en même temps la classe ouvrière, le marxisme, l'histoire de l'Algérie. Même si là-bas aussi j'ai souffert, il ne faut pas non plus idéaliser, j'étais dans une autre étrangeté aussi. Je ne savais pas l'arabe, je le parlais mal. Immigré, immigré. C'était insultant, c'était méprisant. Tu es autre, tu n'es pas de nous. Mon adaptation a été difficile, très difficile. Et puis ils ne nous ont pas payé parce que dans la fonction publique il fallait attendre. Donc j'étais aussi un peu dans la misère matérielle. Mais ce n'était pas grave, ce n'était pas important. Ce qui était important, c'est le marquage historique et sociologique, c'était que je découvre la sociologie, l'histoire, les sciences sociales. Je ne regretterai jamais ce stage d'éducateur. Il m'a ouvert une porte, je n'avais jamais pensé à faire de sociologie quand j'étais en France, sincèrement.

Habib

À quel moment vous y avez pensé ?

Mohamed

En 68. C'est quand je rentre que je redécouvre la sociologie. Mais en France, non, je vous l'ai expliqué. J'étais dans la fermeture. Travailler, c'est tout. J'avais des petits boulots. Je n'étais pas dans la prétention intellectuelle, dans une sorte d'ambition. Et je redécouvre, je fais le lien avec mon passé, le marxisme, l'histoire sociale, la Fédération de France, que Dahou connaissait très bien, il avait écrit un livre sur ça d'ailleurs. Donc je redécouvre un peu, c'était prodigieux.

Habib

C'est à ce moment-là que vous avez commencé à lire ?

Mohamed

Oui, alors là, la lecture est devenue intense, c'est devenu ma vie la lecture, le roman. Je n'avais pas lu Chateaubriand, Balzac, Émile Zola. Je dévorais, je dévorais, je dévorais ! Même après le stage, ma grand-mère était là, elle me faisait la cuisine, mais j'étais seul, j'avais ma pièce, je dévorais des livres, je travaillais en même temps éducateur à Oran. J'avais fait le stage à Alger. Et on a fait du théâtre au stage. Il y avait un Français qui nous faisait du théâtre. Et à Oran, j'ai fait du théâtre, on a créé une troupe amateur, le théâtre c'était beau, c'était merveilleux. Avec les compagnons du théâtre, on avait créé une troupe amateur dans une maison de jeunesse où j'étais.

Habib

Tout à l'heure, en aparté, avant de commencer l'enregistrement, vous me disiez que vous étiez un transfuge.

Mohamed

Transfuge de classe, oui.

Habib

Transfuge de classe, bien sûr. Mais est-ce que ça a commencé aussi avec le théâtre, avec tout ça ? Ce n'est pas seulement l'ascension sociale, mais le théâtre, les études, c'est ça ?

Mohamed

C'est la création. J'ai organisé il y a des années un colloque et j'ai pensé que le croisement était là. Je ne suis pas dans la sociologie pure et dure. J'ai organisé de manière tenace littérature et sciences sociales, connivence intellectuelle. Aujourd'hui, je dévore la littérature.

Habib

Pardon, sur ce thème, quand vous pensez littérature et sciences sociales, vous pensez à quel écrivain de littérature ?

Mohamed

Najib Mahfouz. Parce que chez Najib Mahfouz, avec la sociologie, j'ai compris la crise des quartiers populaires, les quartiers populaires en Égypte, au Caire, et j'ai mieux compris dans la littérature et comment il développe. C'est un grand monsieur. Quand il décrit les quartiers populaires d'Égypte, quand il décrit l'hypocrisie sociale du conservatisme égyptien, quand il décrit le patriarcat, c'est un grand. Il a eu le prix Nobel, le seul prix Nobel. Je pensais bien sûr à Émile Zola, je ne peux pas l'oublier. Germinal, c'est ma vie.

Habib

À quel âge vous avez lu Germinal ?

Mohamed

Je l'ai lu en Algérie.

Habib

Et vous avez eu l'impression de vous regarder dans un miroir ?

Mohamed

Ah oui, je me retrouvais, totalement. Émile Zola, c'est ma vie. Les corons, l'encerclement, les grèves, la contestation, la solidarité, le Parti communiste, c'était ma vie ! Émile Zola c'est quelqu'un qui, pour écrire un livre, faisait des études, il observait, il n'écrivait pas comme ça. Donc ce qu'il décrivait c'était la réalité.

Habib

Il était en quelque sorte un sociologue qui écrivait de la littérature ?

Mohamed

Oui, il était sociologue. Mieux que mille sociologues. Parce qu'il était dans la nuance, dans la précision. Il ne faut pas être sociologue pour décrire le réel. On peut être littéraire et décrire mieux qu'un sociologue le réel.

Donc je débarque à Oran, j'intègre cette compagnie de théâtre, je commence à lire, bien sûr, je devore là, je devore, je devore. Et 71, je rentre à l'université, bien entendu je me suis inscrit en sociologie.

Habib

Ça c'est un choix, vous décidez d'aller faire sociologie.

Mohamed

Oui, c'est un choix inébranlable, indissociable. Je savais ce que je faisais, je n'ai pas hésité une seconde.

Habib

Quels étaient les sociologues professeurs à l'université ?

Mohamed

C'était Maarouf, il y avait Djeghloul, c'était le marxisme. Il y avait un marxisme dogmatique et il y avait un marxisme un peu plus réfléchi. Il y avait une période d'idéologisation très forte. Mais c'est une période tiers-mondiste, c'était la conjoncture qui voulait ça, c'était Boumédiène, on y croyait, ce qu'on ne croit plus maintenant. Dans les années 70 il y avait une forte croyance dans l'idée illusoire, à mon avis, de cette notion de développement qui me semble très mythique. Développons, rattrapons le retard. C'était l'idée de progrès technique, etc. "Il faut rattraper l'Occident", on était dans une logique, à mon avis, de comparaison. On ne voyait pas la société, on voyait l'autre. Construisons des usines, même si c'est mal construit, même s'il y a des problèmes. Construisons, industrialisons l'Algérie. C'était un peu l'idée d'industrialiser à tout vent, de dépenser de l'argent. Et ce n'était pas très réussi à la fin.

Donc je choisis résolument la sociologie. Et ce n'est pas par hasard que j'ai choisi la sociologie du travail, du système industriel. Mon passé revenait au galop. On a fait un peu de terrain, mais c'était assez dogmatique. J'avais fait un mémoire de licence à

l'époque, quatre ans, je l'avais fait sur la classe ouvrière. Ce n'était pas étonnant. Mais c'était abstrait, on faisait peu de terrain. Et après, quand j'ai intégré l'usine comme cadre, j'ai vu que j'étais totalement dans un autre monde. Il y avait un décalage entre les aspirations marxistes, les aspirations au changement, le développement. Il y avait tout un discours volontariste et à mon avis très idéaliste. Mais on avait oublié la société quelque part. La société a été oubliée. Donc je termine la licence, 4 ans, et il fallait faire l'armée. Je suis rentré à Blida le 9 octobre, une date que je ne peux pas oublier. J'ai fait mon service militaire qui devait durer deux mois, mais on a fait six mois parce qu'il fallait rester, la période était tendue. C'était très difficile parce que c'était serré. Ils nous réveillaient la nuit, on faisait des pompes. Mais c'est une période où il y a eu la rencontre avec d'autres universitaires d'Alger, d'Oran, etc. Donc, ce n'était pas aussi négatif que ça le service militaire. C'était une possibilité de multiplier les rencontres avec d'autres. J'avais des collègues d'Oran qui étaient à l'armée, il y avait aussi des gens d'Alger. Et j'ai eu la chance d'être muté à Oran, au centre de sélection d'orientation, dans la ville nouvelle d'Oran. J'ai fait un an et demi là-bas, c'était paisible. Le centre de sélection s'occupait de sélectionner les candidats. On travaillait avec des médecins. Aptes, non aptes. Donc c'était paisible, on jouait au foot, et le soir je rentrais chez moi. J'étais officier, on mangeait au mess des officiers, pas loin. c'était beau, c'était bien et ce n'était pas cher mais on nous a donné une misère, 33 000 dinars, c'était une misère. J'ai terminé l'armée en 77 et je voulais travailler. J'étais marié aussi.

Habib

Ah, vous vous êtes marié entre temps.

Mohamed

Oui, en 73. J'étais seul, il fallait me marier. J'ai été recruté le 1er février 1977 à l'ASN Métal, la société nationale, un grand complexe industriel qui fabriquait des charpentes métalliques, des chaudronneries sous pression, un grand complexe.

Habib

Recruté en tant que quoi ?

Mohamed

J'étais cadre, responsable de la formation. J'ai des petits souvenirs, des détails qui étaient importants. Je suis rentré le 1er février, ils m'ont fait visiter l'usine. Il y avait un immense hangar, l'usine et un immeuble d'administration. Dans le hangar, il y avait plein de machines, des tours, des fraiseuses. Moi, naïvement, je leur ai dit que ces machines auraient dû être dans l'atelier de l'usine, à l'intérieur. Ils m'ont répondu qu'ils les avaient achetées mais que pour le moment ils n'en avaient pas besoin. J'en ai profité pour les prendre et j'ai créé un centre de formation pour les ouvriers.

Habib

Avec ces machines-là ?

Mohamed

Ah oui ! À l'époque, j'étais très dynamique. Je me suis dit que ces machines, il fallait les utiliser. On a formé des ouvriers, des dessinateurs. J'avais même recruté un artiste, Boukhari, qui était peintre et qui connaissait très bien tout ce qui était fer, chaudron, etc. Je l'avais recruté comme formateur. J'avais recruté deux ou trois formateurs qui étaient très bien. Donc on a formé des ouvriers en chaudronnerie, des chaudronniers, des assembleurs, des soudeurs, et des dessinateurs, parce qu'on avait besoin de dessinateurs. J'ai fait un mémoire sur la classe ouvrière, vous vous rendez compte ? Il n'y avait pas de classe ouvrière. C'était des ethnies, c'était des tribalismes, c'est-à-dire fils de Hessi Bounif, fils de Hessi Amor, fils de truc, donc les gens étaient divisés, pas en classes ouvrières, mais en termes de région d'appartenance. J'étais très à l'aise dans ce monde ouvrier. Mais après, quand j'ai fait ma thèse sur ces ouvriers-là, je me suis rendu compte qu'ils avaient un savoir, ils avaient appris un savoir-faire, un savoir social, un savoir juger.

Il y avait un type du village Hessi Amor. Comme je suis sociologue, je lui ai demandé comment il avait appris. Il m'a répondu : "c'est facile, je regarde, j'observe et j'ai écouté celui qui était avant moi. Il m'a montré, j'ai mémorisé tel geste, tel geste, tel geste". Il avait mémorisé grâce à l'observation, bien sûr. Il avait acquis un savoir, une machine, vous vous rendez compte, semi-automatique ! C'est l'apparence qui est souvent trompeuse, l'immédiat, l'évidence est souvent trompeuse. J'ai compris qu'il y avait un savoir ouvrier. Et après, il corrigeait les fautes des dessinateurs, de ceux qui étaient en haut. Mais le directeur, c'était son dernier souci. Pour le directeur, les ouvriers, ça voulait tout dire. Il était loin. Le bâtiment, on l'appelait la Maison Blanche. C'était la hiérarchie, avec l'Assemblée des travailleurs à l'époque. Un syndicat très puissant, Boumédiène avait donné de l'importance au syndicat. Même s'il considérait que tout le monde était travailleur.

Donc j'ai travaillé dans cette usine de 1977 à 1981. Et en 1981, on m'a donné la possibilité de partir en France pour un doctorat.

Habib

Qui vous a proposé le doctorat ?

Mohamed

Le ministère de l'Industrie. Là où j'étais, j'étais dans le ministère de l'Industrie. Je travaillais à l'ASN Métal. Retour en France en octobre 1981, pour un doctorat à Aix-en-Provence, au laboratoire d'économie et de sociologie du travail. Pour moi, c'était une aubaine. Mon rêve se réalisait. Je pouvais enfin faire ma thèse sur le travail ouvrier.

Habib

Qui était le directeur de la thèse ?

Mohamed

Philippe d'Iribarne, socio-économiste, sociologue, qui ne m'a pas beaucoup aidé. Il m'a aidé, mais j'avais déjà beaucoup lu à l'époque. Et j'ai fait mon enquête, je suis retourné dans la même usine, j'y tenais, avec le regard du sociologue cette fois-ci. Je n'étais plus cadre, je n'étais plus formateur. Et je me rendais compte combien les cadres étaient,

comme moi aussi, dans la certitude, dans le vrai, dans la vérité. Mais quand on retourne, avec le recul, la distance critique, refaire des entretiens approfondis, comme vous le faites maintenant, avec des ouvriers, vous redécouvrez un autre langage, un autre monde que vous ne connaissiez pas.

Habib

Vous pouvez me raconter une journée de terrain ?

Mohamed

Je faisais les entretiens à triple niveaux. Les entretiens au niveau de l'atelier c'était difficile, ils travaillaient. Mais je les relançais à la cantine. J'ai mangé avec eux. Il y avait une cantine à côté. Donc manger, c'était un plaisir. Ils étaient plus libres.

Habib

C'était plus détendu.

Mohamed

C'était merveilleux. Et aussi dans les bus, je prenais le bus avec eux. Dans les bus, ils disent des vérités. Ils s'expriment, ils sont plus libres. A l'atelier, c'est difficile de s'exprimer et regarder l'autre, la direction c'était l'autre, c'était l'ennemi, pas l'ennemi mais l'adversaire. Donc je mobilisais les espaces pour essayer d'avoir un discours. J'ai pu réussir parce qu'ils me connaissaient aussi, l'avantage c'est que j'y travaillais. Ils me faisaient confiance, je les avais formés, c'était mes apprenants. J'ai pris des photos, j'ai visualisé le soudeur, etc.

Habib

Vous aviez un carnet de notes ?

Mohamed

Oui, j'avais un carnet de notes. Indispensable. Et je mémorisais le soir quand je rentrais à la maison. Je notais toutes mes observations, tout ce que j'avais observé, le silence, les ouvriers qui ne voulaient pas parler tellement ils étaient dégoûtés, ils n'étaient pas reconnus. Il y a des choses merveilleuses dans le monde ouvrier. Ils ne mettaient pas le casque, alors les gens disaient qu'ils étaient inconscients, indisciplinés. Mais je comprenais pourquoi ils ne mettaient pas le casque. C'est lourd, ce n'est pas facile pour travailler, et les chaussures, qui s'arrachaient d'ailleurs, qui n'étaient pas de bonne qualité. Donc ils étaient dans une forme de dissidence. Les moyens de sécurité ne les aidaient pas à être à l'aise dans leur travail. Il y avait une forme de dissidence ouvrière qui était là. Et à l'époque, c'est des ouvriers qui étaient en position de force. Les soudeurs, ils pouvaient partir dans une autre entreprise. Il y avait un nomadisme très important, un absentéisme très important. C'était Abdel Ghani qui était ministre de l'Intérieur et il avait produit une circulaire. Et là, j'ai compris l'Algérie. Ils avaient remarqué beaucoup d'absentéisme, beaucoup de nomadisme. Donc, ils voulaient restabiliser, en disant que les absents seraient poursuivis jusque dans les cafés. C'est terrible ça.

Habib

C'est en quelle année ?

Mohamed

Les années 70, les années Boumédiène. Les gens étaient en position de force. Ils pouvaient trouver un emploi à l'époque, c'était facile, avec la rente pétrolière, l'industrie industrialisante. C'était l'aisance, l'employabilité était quelque chose de facile à l'époque. C'est après, pendant les années 90 que ça va changer avec la baisse du prix de pétrole en 1986.

Mais l'usine, pour moi, était formatrice. Un universitaire qui fait ce sujet et qui ne connaît pas l'usine ne peut pas être un bon universitaire, ce n'est pas vrai. Moi, l'usine m'a formé dans le contact, dans la réflexion, dans beaucoup de choses. J'ai bien fait de travailler dans l'usine et de faire ensuite ma thèse sur le travail ouvrier. C'était mon rêve. J'accomplissais quelque chose de formidable. C'était merveilleux.

Habib

Vous soutenez en 1985.

Mohamed

J'ai décrit le travail ouvrier avec les photos. C'est un livre que j'ai publié. Il est sorti en 1986.

Habib

C'est la thèse que vous publiez en livre.

Mohamed

Et je l'ai donné à l'OPU (Ouvrages des Publications universitaires). Je venais de rentrer à l'université en 1985.

Habib

Comme maître assistant ?

Mohamed

Voilà, comme maître assistant. Et c'était El Kenz qui avait lu le livre, donc ils l'ont publié.

Donc je faisais mon enquête auprès des ouvriers, auprès des cadres, et je découvre, au-delà de l'immensité de l'usine, des machines semi-automatiques, sophistiquées, avec lesquelles ils pouvaient faire des armes, c'était des machines allemandes très sophistiquées, je découvre au fond la fragilité de l'industrie algérienne. Je découvre la lourdeur aussi bureaucratique pour importer. Il fallait tout importer à l'époque et l'importation était très lourde. Et pour une usine, il faut être rapide pour que ça fonctionne rapidement. Il y avait beaucoup de lourdeur, beaucoup de fragilité, beaucoup de départs, d'ingénieurs qui repartaient. Mais je découvre aussi des gens merveilleux, des chefs d'ateliers splendides qui connaissaient l'usine du bout des doigts, qui connaissaient toutes les ficelles du métier, qui sont partis dans le privé, qui ont quitté par absence de reconnaissance. Comme dirait Paul Ricoeur, il n'y avait pas d'éthique de la gratitude. Des

gens qui étaient formés à l'usine, qui avaient passé toute leur jeunesse à l'usine, qui étaient montés progressivement et qui sont partis. C'est ce drame de la mobilité. Et l'usine était à découvert aussi, c'était l'argent de l'État.

Et je reviens à l'usine.

Habib

En 85 ?

Mohamed

Après la soutenance, voilà. J'ai soutenu le 2 février 1985. Soutenance qui s'est très bien déroulée, j'ai eu la possibilité de publier et j'ai eu les félicitations du jury. Chantal Bernard, économiste qui connaissait bien Alger était dans mon jury. J'avais Philippe d'Iribarne, j'avais d'autres collègues d'Aix. Et je suis revenu, fier d'avoir fait une thèse. Je voulais retrouver l'usine, j'aimais l'usine. Je voulais re-faire des enquêtes dans d'autres usines. Je n'avais pas en tête l'université, sincèrement. Et là, le drame, c'est qu'on m'a déclassé sur le plan salarial. Je n'avais pas de poste et j'allais errer à la direction générale qui était à Oran.

Habib

Sans poste.

Mohamed

Sans poste. C'est connu en Algérie. On vous laisse pour vous dégoûter, pour que vous partiez. Alors que voulais travailler, l'usine m'intéressait. Et j'ai trainé de février jusqu'en octobre 85, pendant huit mois, j'ai tourné en rond. Il y a eu un changement de direction générale, quelqu'un qui venait de Hanama. Il m'a appelé pour me dire que je n'avais rien à faire dans cette usine, que j'étais un doctorant et que ma place n'était pas ici. Il m'a permis de démissionner pour aller à l'université. Il a été intelligent.

Habib

Oui, mais l'université n'était pas ouverte comme ça !

Mohamed

J'ai déposé une demande à l'université. Je suis passé au conseil scientifique. Ils ont lu ma thèse et j'ai eu un avis favorable. La thèse correspondait à la sociologie du travail. Et j'ai été recruté le 1er octobre 1985 à l'université.

J'ai enseigné la méthodologie, j'ai travaillé. Et bien entendu je suis retourné à l'usine avec mes étudiants. Je me débrouillais seul, avec mon argent, avec le transport. Je connaissais un peu le monde des directeurs, donc j'ai pu intégrer l'usine. Et tous les ans, je faisais un stage. Je prenais mes étudiants et on voyait l'usine. C'était fabuleux. Je faisais mes stages à l'usine.

Habib

Et vous faisiez des recherches ?

Mohamed

Bien sûr, j'ai continué mes recherches sur l'usine. On était dans un petit labo, il y avait deux groupes, vie hors travail et vie au travail. Si Maarouf avait créé l'unité de recherche en sciences sociales, l'URASC. Donc il y avait des petits laboratoires. Alors bien sûr j'ai pensé à un autre sujet qui était dans mon histoire, mes frères malades en France, des maladies très graves donc c'était pour moi une occasion de retrouver une deuxième fois mon histoire. J'ai choisi le domaine de la santé et à partir de 1986 j'ai travaillé dans ce champ.

J'ai raconté la santé au quotidien dans un dispensaire. C'était mon premier travail, il a été publié dans une grande revue, la revue Sciences Sociales et Santé en France. Ma première belle enquête, et mon premier article international, "la santé au quotidien dans un dispensaire d'un quartier populaire, Al-Habri, à Oran". J'ai passé six mois dans ce dispensaire. J'y ai analysé les interactions. Il n'y avait pas d'intimité. Je pouvais observer les interactions, les silences. Pour un sociologue c'était fabuleux. C'était de l'ethnographie au quotidien. Raconter un peu les interactions entre les malades et le médecin, le capital relationnel, les patients anonymes, les patients privilégiés, celui qui arrache l'ordonnance à la sortie parce qu'il n'est pas content de la relation ... Et j'étais toujours dans cette proximité sociale. Ça m'intéressait. J'ai continué sur la santé. 87, 88, j'ai continué mes recherches dans les hôpitaux à Oran, etc. Et on va passer à 91, c'est une date très importante pour nous, date historique. On décide de se libérer de l'URASC et de nous autonomiser en créant l'anthropologie de la santé. On nous a donné une cuisine pour créer de façon très autonome le GRAS, groupe de recherche en anthropologie de la santé, on était quatre sociologues.

Habib

Il y avait qui ?

Mohamed

Il y avait Mezzou qui travaillait sur la religion, qui a travaillé sur la santé avec moi. Il y avait Hadjj qui travaillait sur l'urbain, qui s'est reconverti en santé. Il y avait Dalila Mattar qui travaillait sur la santé et le travail. Donc on a tous travaillé sur la santé et moi j'ai travaillé sur le diabète. Voilà, on était quatre mais c'est moi qui ai créé l'anthropologie. Eux, ils ont créé avec moi le groupe de recherche. Mais l'anthropologie de la santé, c'est moi.

Habib

En tant que discipline à l'université ?

Mohamed

On était clandestins encore. Il n'y avait pas de laboratoire à l'époque. Il y avait l'URAS, bien entendu mais l'URAS, c'est une institution avec un budget, etc.

Habib

Pardon, excusez-moi, les détails, c'est important. Quand vous dites « j'ai créé l'anthropologie », qu'est-ce que vous voulez dire ? Vous avez commencé un master ? Pratiquement, c'était quoi ?

Mohamed

Ça, c'est très intéressant. La question est très importante. Comme je faisais des séminaires aussi avec des médecins généralistes, des psychiatres, ils m'ont aidé, ils m'ont dit c'est important. En médecine les hiérarchies sont très fortes. Il y a les spécialités nobles et les spécialités qui ne sont pas nobles. Je ne vais pas faire de l'anthropologie avec un chirurgien, avec un cardiologue. Ils vont me regarder de haut. Donc je faisais des séminaires, quand j'étais à la faculté, avec des médecins généralistes, des psychiatres, des épidémiologistes. Ils étaient au plus bas de la hiérarchie médicale. Être médecin général, c'est être mal considéré, fonctionnaire dans un dispensaire, dans une structure dite "périphérique", c'est terrible le mot, ce n'est pas l'hôpital, c'est dans une structure dite périphérique. Donc c'est là que j'ai créé l'anthropologie. Et après j'ai regroupé les quatre sociologues avec moi et on a créé quelques mois après le Groupe de Recherche en Anthropologie de la Santé.

Habib

Pardon d'être pointilleux, je n'ai toujours pas compris la création de l'anthropologie de la santé. Vous avez créé quoi exactement, pratiquement, manuellement, vous avez fait quoi ?

Mohamed

On a commencé à travailler, il n'y avait pas encore d'études anthropologiques de la santé en Algérie. Et on a commencé à étudier les hôpitaux, c'était ça l'idée.

Il y avait des études sur le travail, sur l'urbanisme, mais il n'y avait aucune étude sur la santé. Il y a eu des économistes avant moi qui ont travaillé sur la santé du point de vue macroéconomique, il y a eu des épidémiologistes qui ont travaillé, mais il n'y avait pas encore de sociologie, d'anthropologie de la santé. Il fallait comprendre les rapports sociaux dans une institution sanitaire. C'était ça l'idée. L'idée c'était de dire, il faut qu'on fasse du terrain, il faut qu'on aille dans les hôpitaux, il faut qu'on regarde les gens. On regarde, on observe et on voit comment ça se passe. Et c'est là qu'on a créé l'anthropologie. Après, on a constitué, quelques mois après, le groupe de recherche qui était clandestin, parce qu'officiellement, il n'y avait pas de laboratoire.

J'ai reçu, et c'est là que ça va commencer, une demande d'un pédiatre, un grand pédiatre qui était président de tout ce qui est mortalité (il y avait des programmes de mortalité infantile). Il m'a dit qu'ils avaient besoin de sociologues pour travailler sur la diarrhée infantile, première cause de mortalité chez les enfants. Et là, j'ai mené l'enquête avec des médecins, il y avait même un anthropologue français, Dominique Dejeux, qui était avec nous, parce que son frère était médecin, il avait des rapports avec le pédiatre. Et on a fait une grosse enquête sur la diarrhée infantile.

L'OMS, sur le plan scientifique préconisait de donner du sel de réhydratation, en sachets, pour réhydrater le corps de l'enfant. C'était le médicament le plus usité, conseillé par l'OMS, scientifiquement. C'était gratuit. C'était reconnu scientifiquement. C'était médiatisé à l'extrême, publicisé à l'extrême. A la télévision à 8 heures, on disait, attention, la diarrhée est dangereuse. Il y avait tous les éléments, mais il manquait un élément. Il manquait un élément pour un sociologue. Que pensent les gens de ça ? Est-ce que vous avez demandé aux gens ? Vous n'avez pas demandé aux gens. Et la sociologue, bien sûr,

a fait l'enquête sur comment les mères, les médecins généralistes, voyaient ce sel de réhydratation orale. Et on s'est rendu compte que dans l'enquête, les gens disaient que ce n'était pas un médicament, c'était un sachet, il n'avait pas de valeur. Et puis il y avait la nomination de la diarrhée. Les gens ont leur nomination. *Lil*, c'est la nuit. Et *lil*, pour beaucoup de gens, le fait que l'enfant ait mangé quelque chose de vert, poivron ou autre, a entraîné des saignements. Donc ce n'était pas un problème de médecin pour eux. *Lil*, nommer la maladie, c'est très important. Dans leur représentation profane, c'était la question de la guérisseuse. Ce n'était pas le médecin. On a rencontré la guérisseuse qui recevait les malades et qui faisait la scarification.

Les gens croyaient l'explication symbolique. Elle est bonne ou mauvaise, ce n'est pas ça le problème. C'est le fait qu'il y ait une croyance forte. Ça marchait, ça ne marchait pas, une diarrhée, on peut guérir rapidement. Si ça ne marchait pas, ils allaient voir le médecin. Mais il y avait un élément dans la diarrhée, par le fait de la nommer *lil*, par le fait que c'étaient des légumes verts, les gens avaient une représentation traditionnelle, dite traditionnelle, que ce n'était pas l'affaire du médecin.

Donc vous voyez comme la représentation des gens est importante. Une société, elle pense aussi. Une société n'est pas une cruche vide qu'on peut remplir de connaissances et d'attitudes comme ça, spéculément. C'est comprendre la société de l'intérieur, et ça c'est ma passion, comprendre comment les gens pensent de l'intérieur leur société, comment ils la voient, comment ils l'estiment. Il ne faut pas oublier les gens, la société ce sont les gens, dans leur diversité, dans leur pluralité. Donc c'est une étude qui m'a semblé extrêmement importante, on l'a faite en collaboration. Il y a eu des livres sur ça, on a écrit.

Habib

Et vous, vous avez publié là-dessus ?

Mohamed

Oui, on a publié un livre collectif, sous la direction du pédiatre, on a publié des articles et on fait un séminaire, là aussi c'était le premier séminaire national "médecine et société", on l'a fait à Oran. On ne l'a pas fait à l'université, on l'a fait dans un grand institut paramédical, et on a eu les actes.

Habib

Quelle année, plus ou moins ?

Mohamed

C'était en 92. C'était un colloque, le premier colloque qui a permis à des sociologues de parler de la société et de la médicalisation en Algérie. Et les études ont continué. J'ai reçu un ami qui m'a parlé d'une étude avec Jean-Paul Grangot. Jean-Paul Grangot est un grand grand monsieur, grand pédiatre, qui a formé tous les pédiatres algériens, qui était à Alger, à Aïn Taya, directeur, chef de service, grand monsieur. C'est lui qui a promu toute la protection maternelle et infantile d'Algérie. C'est lui qui a promu la prévention. C'est lui qui l'a organisée. Algérien, Algérien d'origine française, bien entendu. C'était une étude internationale sur la place de l'enfant dans le système de soins, financée par la CE. Donc il y avait une possibilité de faire des enquêtes, ce que je cherchais. Et là, on a fait

une grande enquête à Alger, à Aïn Taya, dans les villages environnants de Aïn Taya, auprès des médecins. J'ai moi-même enquêté auprès des médecins, j'ai rencontré 80 professionnels de la santé à Tigzirt, à Tizi Ouzou et Alger et il y a eu deux enquêtrices à Alger qui ont travaillé sur les patients. Elles étaient professeurs de PMI, étaient formatrices à l'école paramédicale, on les a formées à l'entretien. Elles ont fait de très bons entretiens auprès des patients. Elles ont fait 120 entretiens. 60 à Tigzirt, 60 à Alger. Donc on avait de quoi faire un très beau livre.

Habib
Médecine et société.

Mohamed

C'était sur la place de l'enfant, comment l'enfant était pris en charge dans les structures pédiatriques. On a présenté ça un peu partout. On a présenté les résultats de recherche en France. Au CIE, à l'époque, il y avait le Centre International de l'Enfance, à Paris. Grand centre international de l'enfance qui s'occupait de la pédiatrie, qui faisait un travail merveilleux. Mais le pouvoir français à un moment donné a décidé de le fermer, ça coûtait très cher.

Et j'ai écrit un livre sur ce que j'ai appelé " l'anthropologie de la proximité, les professions de la santé ". J'ai essayé de montrer comment l'identité professionnelle des médecins algériens était fragile, très fragile. Ils travaillaient dans des conditions de travail très difficiles, sous la tutelle d'une administration, mais ils avaient leur certitude médicale. Le patient, c'était un patient objet. Le patient, il faut qu'il écoute la vérité du médecin, sinon il est indiscipliné, il ne comprend pas. Et même la société, pour eux c'était la médecine qui devait transformer la société, pas le contraire. Mais il s'est avéré que c'est le contraire. La société a totalement reconfiguré la médecine algérienne.

Ce livre a été important.

Habib
Il a été publié en Algérie ?

Mohamed

Non, en France. "Anthropologie de la proximité, les professions de santé en Algérie". Il a eu un impact dans les pays africains, auprès des collègues africains qui l'ont lu. C'était la première fois qu'il y avait une enquête. Et ça a joué dans le développement de la sociologie de la santé en Afrique. Au Cameroun, ça a joué, les gens l'ont lu. Parce qu'ils se reconnaissaient. Il y avait des choses qui étaient communes. La fragilité de l'identité professionnelle des médecins puis l'isolement des résidents et des internes. Ils étaient dans l'isolement, pas suivis par les médecins. Le prof était chez lui. Il fallait l'appeler au téléphone pour qu'il revienne en cas d'urgence. Il y avait un isolement aussi des résidents.

Habib
Vous étiez toujours à l'université, bien sûr.

Mohamed

J'étais à l'université. Donc on a travaillé dans cette cuisine, on a fait des séminaires internationaux, j'ai fait mon étude sur le diabète, j'ai fait mon étude à Alger aussi, on a accumulé. Ça c'est bien, c'est ça l'idée. On ne peut pas former si on n'a pas d'accumulation scientifique.

Je suis sociologue. C'est le terrain qui m'a formé, c'est le terrain qui m'a appris. Personne ne pourra dire le contraire. Le terrain, on l'a investi, Alger, Oran, après Tlemcen, sur le diabète, 98, mais on l'a investi de fond en comble. Après, on a eu des contrats internationaux, des projets internationaux.

Donc, en 2002 on crée le laboratoire de recherche. Opportunité, enfin, d'être officialisés. Ah, pardon, j'ai oublié une chose. On a eu un accord-programme avec Paris 5 grâce au diabète et on a créé un accord de coopération à partir de cette étude sur le diabète. Ça nous a permis, et là c'est important aussi le réseau, la recherche c'est aussi des réseaux, d'avoir 100 livres en sociologie de la santé. Donc on a une documentation. On a eu un ordinateur Mac Intosh, très petit ordinateur à l'époque, et une photocopieuse, et on a mis ça dans la cuisine. Mais surtout, on a eu des séjours scientifiques en France. Avec mes amis, mes collègues qui étaient avec moi, Merzouk, Hadjij, on est partis en France. Je leur ai dit qu'on allait visiter tous les centres qui travaillaient sur la santé, l'anthropologie de la santé afin de créer notre réseau. On est allés au CERNES. Herzlich à l'époque était fondatrice de la sociologie de la santé. Marc Augé était à l'école des hautes études, c'était le fondateur de l'anthropologie de la maladie. Il travaillait en Afrique, en Côte d'Ivoire. On a vu l'IRD, Bernard Rouse, Gruenet, on a vu un peu toute la tribu des sociologues de la santé, ce qui nous a permis d'avoir beaucoup d'idées. On a rencontré Didier Fassin qui est maintenant un grand des grands, qui est à Princeton aux États-Unis, qui était d'abord médecin et qui a fait une thèse à Paris 13 sur "pouvoir et médecine au Sénégal".

Habib

J'ai une question par rapport à ce que vous citez comme travail. L'enquête sur le diabète, vous avez mentionné que ça a été fait à Tlemcen. Pourquoi Tlemcen ?

Mohamed

C'était un contrat avec Bernard Rouse, qui avait eu un contrat avec les Belges, c'était une étude comparative entre la Belgique, la France et l'Algérie.

Tlemcen, je ne connaissais pas, je suis djebalin. Mais Tlemcen avait une stratification, c'est pour ça qu'il m'intéressait. Il y avait des bourgeois, des belles villas et il y avait des quartiers populaires. J'ai fait une enquête très intéressante.

Habib

Ça a duré combien de temps ?

Mohamed

Un mois. Avec des allers-retours. J'ai travaillé, j'étais seul. C'est moi qui fais les enquêtes, ce ne sont pas des enquêteurs. Je pense que le chercheur doit faire ses enquêtes pour voir de visu, regarder, observer, etc. Ça a été passionnant de voir comment le diabète était vu différemment entre les patients et les médecins.

Habib

Il était vu comment ? Ça m'intéresse.

Mohamed

Là, on parle recherche. C'est ça qui est bien avec vous, on parle recherche. Les médecins parlaient de la glycémie. C'était le mot sacralisé de glycémie. C'était ce qu'on appelait en anglais le mot maladie, il y a trois termes en anglais. C'était *disease*, c'était la maladie du corps organique, mesurée, le diabète c'était la glycémie. Et ils jugeaient les patients en fonction de leur discipline par rapport à leur taux de glycémie, il y avait cette phobie médicale, il fallait équilibrer.

Habib

Les patients le voyaient comment eux ?

Mohamed

Les patients, c'était leur vie qui les intéressait. Une femme m'a dit : "je mange le pain, je meurs ou je mangerai le pain". Elle disait une chose fabuleuse. Le pain, c'est sucré, bien entendu. Mais c'est intéressant pour un sociologue. Le pain en Algérie ou dans le Maghreb, même au Liban, dans les pays arabes le pain, c'est sacralisé. Le pain, on le partage. Le pain, c'est de l'ordre du partage. Sans pain, il n'y a pas de partage. C'est vrai. Et elle disait : "moi, le pain, c'est sacralisé, même si je meurs, je mangerai du pain. Je suis diabétique, mais je continuerai à manger du pain". Les gens voyaient la vie, les médecins voyaient l'organe. C'est différent. Après, on a travaillé à Oran sur la prise en charge de l'enfant diabétique. Les femmes font un travail invisible, non reconnu, splendide, un travail formidable. On ne sait pas que les familles produisent de la santé. Donner à manger à son enfant, le vêtir, le faire dormir, anticiper, c'est de la santé. Lui donner tous les jours l'insuline, c'est de la santé. Elle connaît sa maladie. On ne sait pas que la maladie chronique, le malade connaît mieux que le médecin. Il la connaît, il la sent, il la vit. Après, quand vous allez pour un contrôle, oui, on vous donne le traitement c'est tout. Mais il y avait la vie d'un côté et il y avait l'organe de l'autre. La glycémie d'un côté et les contraintes de la vie, les formes de vie, ce que Wachstein appelle les formes de vie. Et pour nous, c'était ça les formes de vie, les gens n'étaient pas des idiots culturels. Ils faisaient avec. Ils pouvaient être dans le déni du mal. Le diabète, vous savez, c'est une maladie asymptomatique, on peut avoir du diabète sans le savoir. Là, ils citent des chiffres, 2 millions de diabétiques en Algérie, mais je ne sais pas si c'est vrai. Il faut faire attention aux chiffres, il faut être vigilant vis à vis des chiffres, à mon avis.

Habib

Là, c'est le sociologue qui parle.

Mohamed

Oui, c'est le sociologue. Mais le diabète m'a beaucoup intéressé. Là aussi, on a écrit des belles choses sur le diabète.

Habib

Vous avez publié des choses spécifiquement sur le diabète ?

Mohamed

Ah oui, on a écrit des contributions à des ouvrages.

J'étais aussi dans un groupe de recherche avec l'AICLF, l'Association internationale de langue française. Il y avait un groupe de l'école de santé publique de Rennes. Il y avait Geneviève Cresson qui était spécialiste de la sociologie de la Famille, une grande spécialiste. Ils avaient créé un comité de recherche santé. Donc tous les ans on publiait un bouquin avec les sociologues de la santé. Et il y a eu un livre sur le diabète auquel j'ai participé.

Habib

Est-ce qu'il y a une génération aujourd'hui qui est spécialiste de l'anthropologie de la santé en Algérie ?

Mohamed

Bien sûr. En 2002, on crée le laboratoire, on est acceptés, on a un laboratoire de recherche. On avait déjà accumulé pas mal de données depuis 1991. On avait un budget qui nous permettait d'acheter des livres. Alors là, la première chose, il fallait acheter des livres. Et là on formerait. Alors j'ai été renvoyé de plusieurs espaces. Il y a un directeur d'Alger que je gênais, il m'a mis en l'air, donc j'étais dans la mobilité, mais ça m'était égal, ça c'est les espaces de pouvoir, mais c'est important de le dire.

Habib

Oui, oui, bien sûr. Est-ce qu'il y a une génération de jeunes chercheurs ?

Mohamed

Vous voulez savoir si on a formé des gens, c'est ça ?

Habib

Oui, et qui produisent aujourd'hui. Juste pour savoir si cette anthropologie de la santé se perpétue ou pas.

Mohamed

Oui, elle se perpétue jusqu'à présent, vous avez raison. Donc, laboratoire, et on a ouvert un magistère de la santé. On a fait quatre promotions de magistère de la santé et là j'ai exigé qu'il y ait des psychologues cliniciens. On a formé des gens, on avait la documentation, on avait les publications, on avait la documentation, on avait l'espace, et on avait la possibilité d'inviter alors j'ai invité les grands de la sociologie de la Santé, Le Breton sur le corps, Geneviève Cresson qui est venue un mois. Tous les grands sont venus.

Habib

Et qu'est-ce qu'ils sont devenus ces gens-là, ces jeunes ?

Mohamed

La directrice qui a pris ma place en juillet était en magistère avec moi, Wassila qui est avec nous aussi est enseignante, maître de conférence A, elle est à Mostaganem, il y a une quinzaine de gens qui enseignent la sociologie un peu partout.

Habib

Mais qui font de la recherche ?

Mohamed

Ils font de la recherche. Avec moi, ils sont toujours dans l'unité. On a des médecins, on a formé des médecins à l'anthropologie de la santé. Quatre promotions qui ont été formées et qui ont intégré l'unité. On est à plus de 60 chercheurs disciplinaires de disciplines différentes. Donc c'est toute cette dynamique intellectuelle liée à la formation. Je pars rassuré en termes de générations, je pars rassuré.

Habib

Moi, ce qui m'intéresse, c'est de savoir s'il y a des travaux de recherche aujourd'hui en anthropologie de la santé. Des travaux de recherche, donc des publications.

Mohamed

Oui, il y a beaucoup de travaux, beaucoup. On a plus de 20 ouvrages. Ces étudiantes-là, je les ai formées, je les ai envoyées au Sénégal, à la CONESTRIA, pendant deux mois. Je les ai envoyées dans les colloques. Donc elles ont écrit. Wassila Sedoui, qui était étudiante avec moi en magistère, ce n'est rien le magistère, c'est après la licence, elle a écrit deux articles internationaux dans Economie rurale et dans Sociologie de la santé. Cette directrice-là vient de publier avec moi sur l'anthropologie en Algérie, l'histoire de l'anthropologie. On a refait toute l'histoire et les contraintes de l'anthropologie. Le livre est sorti en anglais, il va être traduit en français par l'IRMC. C'est magnifique. C'est nous qui n'avons pas de moyens, nous le petit GRAS, c'est pas l'URAS, c'est nous qui avons été sollicités pour écrire. Les deux dernières publications, 2023-2024, on a considéré que la notion de crise, il fallait l'aborder au quotidien. Les crises, pas la crise institutionnelle, économique, mais comment les gens vivaient dans la famille, la crise, comment ça se passait, les incertitudes du quotidien, le travail qui se faisait, donc tout ça. On a fait un colloque en 2023, et le livre a été publié, « Les crises au quotidien », avec des philosophes français, des sociologues, des économistes, et il y avait des étudiants. Ils ne sont plus étudiants, quand même, ils sont profs maintenant. C'est merveilleux quand on voit nos étudiants devenir, c'est la plus belle satisfaction.

Avec Daho, ils avaient fait un numéro sur la santé. On avait écrit avec l'étudiante qui travaille sur la prise en charge du diabète. On avait fait un article dans la revue Naqd avec lui. Les revues internationales n'en parlons pas. Le dernier article, c'était dans la revue Confluence Méditerranée. J'ai fait un peu une synthèse du système de soins en Algérie entre le populisme sanitaire et la marchandisation. Montrer un peu cet entre-deux. Le populisme sanitaire, c'est l'État qui finance gratuitement, et comment il nourrit le privé, il n'y a pas de dualité. C'est ce que j'ai appelé un système de soins hybride, un mélange. Aujourd'hui on a quand même 438 cliniques privées en Algérie.

Habib
438, sur toute l'Algérie.

Mohamed
Sur 90 000 médecins en 2018-2019, il y a 47% de spécialistes dans le privé, la moitié pratiquement.

Habib
D'accord. Et aujourd'hui, vous faites quoi ?

Mohamed
Je suis sociologue.

Habib
Et vous faites toujours du terrain ?

Mohamed
Ah oui, toujours. La dernière enquête en 2022 j'étais intrigué par les pharmaciens. Plein de pharmacies s'ouvraient. Je voulais comprendre. Quand j'achetais mes médicaments, c'était des vendeurs, le pharmacien n'était jamais là. C'était des petits vendeurs qui avaient appris par cœur et qui vendaient. Et ça m'a intéressé de savoir ce que fait le pharmacien finalement. Il négocie ses achats, il achète à l'étranger des médicaments introuvables. Quand j'étais en Tunisie, je faisais du terrain, j'ai noté plein de choses. Donc le terrain m'habite quelque part.

Habib
Vous avez toujours un carnet ?

Mohamed
Toujours un petit carnet, une feuille. Et le dernier livre, en 2025, c'est sur le corps. Travailler sur le corps. Le corps au prisme de la société. Montrer comment le corps agit, l'histoire du corps. On a réuni des Tunisiens, des Marocains. Comment le corps agit, le corps social, pas le corps biologique.

Habib
Est-ce qu'il y a quelque chose que vous auriez aimé faire et que vous n'avez pas eu l'occasion, l'opportunité, le temps de faire ?

Mohamed
D'abord, la première chose, c'est que nous ne sommes pas reconnus socialement par l'administration. Quand vous travaillez, quand vous publiez, vous êtes à la marge quelque part. Ça, je le dis franchement. Vous êtes à la marge. La recherche est à la marge. D'autant plus que je ne me reconnais pas avec la numérisation, la rhétorique de la numérisation. Je ne me reconnais pas. On interroge ça, on sait bien. Là peut-être ma perspective maintenant, c'est de travailler, pas sur la sociologie dans le numérique, mais

sur la sociologie du numérique. Voir les enjeux sociaux du numérique. Les conséquences, les effets du numérique, ça, ça m'intéresserait. De travailler avec des informaticiens, ça, c'est une perspective qui m'agrée.

Habib

Vous avez quelques idées ?

Mohamed

Je vois aujourd'hui que l'un des enjeux fondamentaux du numérique, l'un des enjeux sociaux numériques, c'est le court-circuitage des capacités réflexives et interprivées de l'homme. Vous êtes en face de la machine, vous êtes dans ce que les philosophes appelaient une colonisation consentie libidinale. Libidinale. Vous êtes fasciné et en même temps dépendant de la machine. Et puis c'est le chômage aujourd'hui. Dans la tertiarisation, il y a un nombre considérable. Il y a quelques jours, 14 000 personnes ont été mises au chômage par Amazon. Ils ont apporté des robots pour transporter les bouquins. C'est des enjeux considérables. Ce n'est pas le problème d'être pour ou contre. Ce n'est pas ça mon problème. C'est de comprendre le sens caché, l'invisible dans le fonctionnement du numérique. Qu'est-ce qui va changer au fond ? Et l'un des éléments du changement, c'est mettre la recherche, la belle recherche, la recherche du questionnement, la recherche du doute, la recherche où on peut être autonome. C'est ça la recherche que j'aime. Mais des recherches commandées, rapides, utilisatrices, où je suis dépendant de quelqu'un, non je ne peux pas.

Habib

Vous faites des consultances ?

Mohamed

Alors là, on a été sollicité par l'OMS. On a fait une grande enquête avec l'OMS. Mais ce n'est pas de l'expertise, c'est de la recherche-action mais c'est de la recherche. Ils nous ont donné un budget. Il y avait plus de 13 chercheurs, des démographes, des épidémiologistes, des sociologues, je l'ai dirigée dans deux régions, Oran et Tissemsilt, une région totalement pauvre. On avait pris une région pauvre et une région riche. L'expertise et la recherche sont deux choses différentes. L'expertise, vous répondez à une demande. Vous dépendez du commanditaire. Et c'est rapide, l'expertise, un mois, deux mois, etc. On ne peut pas faire de la bonne recherche-action sans recherche fondamentale. Ce n'est pas vrai. Il faut lier les deux. Je ne suis pas un technicien, je veux essayer de faire ma recherche, je sens ma recherche, je sens les mots utilisés, je peux écrire comme je l'entends, à partir des preuves. C'est l'écriture de la preuve, ce n'est pas une écriture d'opinion. Non, je ne suis pas dans l'opinion non plus. La spéculation, ça ne m'intéresse pas. Je peux spéculer sur l'Algérie pendant des heures. Ça ne m'intéresse pas. Ce qui m'intéresse, c'est par le bas. Comprendre le fonctionnement de ma société. De l'intérieur. À partir d'enquêtes. C'est ça mon boulot de sociologue. Et le quotidien.

Habib

Vous continuez à pratiquer l'enquête.

Mohamed

Oui, je continue à pratiquer l'enquête. À mon âge, je continue.

Habib

Il me reste encore deux questions importantes. Les années 90, ça a été quoi pour vous, les années noires, la décennie noire ? Comment vous avez traversé cette décennie ?

Mohamed

Je travaillais, mais on sortait le matin de chez soi sans savoir ce qui pouvait nous arriver, c'était l'incertitude. Mais on travaillait normalement, on pouvait faire des enquêtes. J'étais à Alger dans les années 90, je faisais en cabinet. Ça permet aussi d'observer les pratiques.

Habib

Vous n'avez pas été tenté par un départ à l'étranger ?

Mohamed

Sincèrement, non. Je pouvais. Mais le terrain, c'est ici. Qu'est-ce que je pouvais faire en France ? Travailler sur l'immigration ? Il y a une littérature monstre.

Habib

Vous protéger.

Mohamed

Je n'étais pas le seul. Beaucoup de gens sont restés. J'ai fait mon HDR, donc l'habilitation à diriger les recherches à l'école des hautes études avec Marc Auger. Ça, c'est une fierté. C'est une fierté pour moi.

Habib

Et vous avez dirigé des thèses, évidemment.

Mohamed

J'ai dirigé des thèses. Ça m'a permis d'être dans des jurys de thèse en France. C'est une belle reconnaissance. J'avais mon réseau. J'étais entre la France et l'Algérie. La France n'est pas oubliée. Pour moi, c'est l'histoire. Mais je n'étais pas dans l'obsession de m'installer définitivement. Mes enfants étaient là. Ils ne voulaient pas partir. Pourquoi je serais parti ?

Habib

Vous avez perdu des proches pendant la décennie noire ?

Mohamed

Oui, j'ai perdu des cousins.

Habib

C'était dur ?

Mohamed

Je ne vais pas dire que ce n'est pas dur, c'est dur. Quand on perd des proches, c'est pénible. Elle est dramatique, cette période. On a perdu des collègues, des économistes, des sociologues. Je ne vais pas citer leurs noms, vous les connaissez.

Habib

Et vous aviez peur, au ventre ? Vous aviez peur ?

Mohamed

Oui, on sortait le matin, on ne savait pas ce qui nous allait arriver. C'était l'incertitude, c'est tout.

Habib

Alors ma deuxième question, c'est l'actualité. C'est maintenant, Gaza. Ce qui s'est passé à Gaza. Comment vous avez vécu ces deux dernières années ? C'était quoi Gaza pour le sociologue et pour le citoyen ?

Mohamed

J'ai écrit un article dans le journal, mais j'avais du mal à suivre, j'avais du mal après à lire, parce que c'est tellement douloureux, on vivait avec Gaza. Nous, Algériens, je pense que la majorité d'entre nous vivait avec Gaza. Gaza, c'est nous un peu, c'est les Palestiniens, c'est un peu la guerre aussi en Algérie, c'est la domination, c'est la colonisation. Il y avait une similitude très forte. La colonisation, Gaza, depuis 48, c'est ça, Gaza, c'est nous. C'est un peu nous, notre histoire.

Je relisais dernièrement le livre sur Hitler. Ce qu'il raconte dans le livre, c'est la même chose. Le génocide, les embarquements, les fermetures, le racisme, tout ça, on le retrouve dans Gaza. Tous les jours, plus de 60 000 morts. C'est ça à peu près, 70 000 morts. On est impuissant devant le crime contre l'humanité. On est dans une forme d'impuissance.

Habib

Il y a une question ou un point sur lequel vous voulez dire quelque chose et que je n'ai pas abordé ? Pour vous laisser le dernier mot.

Mohamed

Vous savez, moi, je suis chercheur dans l'âme. Je reste toujours insatisfait. Ce que j'ai pu faire, je l'ai fait. Quelqu'un m'a dit "mais tu devrais être fier". Non, je ne suis pas fier. Pourquoi je serais fier ? J'ai fait mon boulot. Je suis fils d'ouvrier. C'est le boulot. Vous voyez ce que je vous ai dit quand je vous parlais de travail ? J'ai fait mon boulot. Point. Mais je suis très angoissé. Parce que ce qui donne du sens à la recherche, de la beauté à la recherche, c'est l'insatisfaction. On ne sait pas. Ce que j'ai écrit ? Ça peut être approfondi, ça peut être revu. La recherche, c'est cette ouverture qui est belle, qui n'est pas dans la fermeture. Par rapport à d'autres métiers, le menuisier fait un beau truc, c'est beau, c'est de l'art, etc. Il s'arrête là, c'est fini. Mais nous, non, ce n'est jamais fini. Et moi, je ne finirai pas. Jusqu'à ma mort.

Habib

On va vous souhaiter une longue vie. Et merci infiniment.

Mohamed

Je ne sais pas, j'ai été sincère jusqu'au bout.

Habib

Ça se sent beaucoup. Et je suis très reconnaissant. Je prends ça comme un cadeau.

Mohamed

Merci de m'avoir permis de parler. J'en parle rarement aux gens. C'est l'occasion unique de parler de mon histoire, de mon passé aussi. Et je crois qu'on ne peut pas oublier son passé. Moi, je ne peux pas oublier mon passé.

Habib

Je suis très fier d'avoir parlé avec vous de votre itinéraire, sincèrement.

Mohamed

C'est gentil, merci. Ça me touche. Je suis très ému. Et c'était une occasion de parler. Et Dahou savait ce qu'il faisait en vous donnant mon nom. Il connaît un peu mon histoire !